



Gerard Manley Hopkins
Où s'enracine la beauté
Cerf, 150 p., 16 euros

Il ne s'agit en rien d'un entretien avec le professeur Y de Céline mais d'un « dialogue platonicien » avec un professeur d'Oxford, et que l'auteur datera du 12 mai 1865. Gerard Manley Hopkins a vingt-et-un ans, il se prépare à entrer dans la célèbre université. Il imagine une conversation-promenade entre le professeur d'Esthétique et un étudiant, à laquelle viendra se joindre impromptu un peintre-dessinateur. On y échange à coups de raquette verbaux des arguments quant à la Beauté, aux symétries, aux règles, à l'écart. Des observations sur les arbres. Sur la poésie, la musique, la peinture. Le propos avance dialectiquement – ou piétine. Il a bizarrement commencé avec la convocation d'un « bon paradoxe » que rapporte le professeur : « En France, on raconte que les liens du mariage le plus souvent ça ne fonctionne pas, car ils obligent l'un et l'autre contre leur gré le jour où ils se lassent l'un de l'autre, sinon c'est superfétatoire » (Ah, cette France fille aînée de l'Église !). La conclusion abrupte du dialogue est intéressante : un vers de Shakespeare (d'*Hamlet*) vient se placer sans commentaire en dernière ligne : « Unhouseled, disappointed, unannealed », que Bruno Gaurier, l'auteur de l'édition du texte, de sa traduction et de sa présentation, traduit heureusement en « Nulle hostie, pas un aveu, nulle onction ». Le vers qui, d'un trait, coupe court à la longue et méandreuse discussion dit assez le désir de passer à un autre espace, loin. De se sauver. Sauver son âme hors des dialectes dialectiques. On demeure en état de péché si on ne fait que s'exercer aux négations et à l'esprit de contradiction par lesquels l'intelligence rationnelle veut faire la démonstration d'elle-même... Encore dix-sept mois et Hopkins abandonnera le protestantisme pour s'engager dans la voie catholique.

Claude Minière



Anouchka d'Anna
Nelly Arcan : la putain lacanienne
Éditions des crépuscules, 168 p., 18 euros

L'année 2001 où paraissait *la Vie sexuelle de Catherine M.*, un autre livre, publié chez le même éditeur, provoquait un séisme dans le monde de l'édition et de la presse littéraire, *Putain*, de Nelly Arcan. L'auteur, une jeune Québécoise, écrira six autres livres, aussi scandaleux et littérairement superbes que le premier. Un essai vient opportunément nous le rappeler : *Nelly Arcan : la putain lacanienne* d'Anouchka d'Anna, plasticienne et psychanalyste, laquelle avait publié en 2010 une belle étude sur Unica Zürn. La littérature et la psychanalyse n'ont pas toujours fait bon ménage. Celle-ci n'a de sens que dans la pratique de la cure mettant en présence physiquement le psy et l'analysant. S'affronter à l'objet inanimé qu'est un écrit est une autre affaire qui exige du psy de ne pas y déborder avec de gros sabots théoriques comme une éléphant dans un magasin de porcelaine. Suivre la façon de faire de deux grands maîtres, Freud s'affrontant au Président Schreber et Jacques Lacan à Marguerite Duras, est recommandable. Aujourd'hui, c'est avec des pattes de colombe qu'Anouchka d'Anna se pose sur l'œuvre de Nelly Arcan, aidée en cela par une culture littéraire vaste et singulière (sa référence, notamment, à l'injustement oublié Maurice G. Dantec, commentateur le plus profond de Nelly Arcan). Elle se déleste des concepts de la psychanalyse pour ce qu'ils peuvent avoir d'inévitablement rigides dans la recherche de la vérité. Cette quête est celle qui a exigé d'elle de ré-explore l'énigmatique « continent noir » du féminin, via la pratique de la prostitution, la mélancolie, la folie, la mort (comme elle l'avait annoncé, Nelly Arcan se suicide, le 24 septembre 2009). Sans doute, pour mener à bien une telle recherche, fallait-il une femme n'ayant pas froid aux yeux.

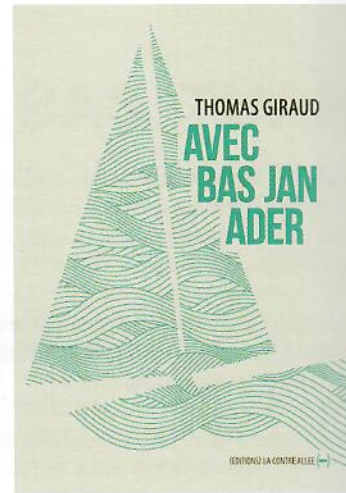
Jacques Henric



Marie Darrieussecq
Pas dormir
P.O.L., 320 p., 19,90 euros

L'insomnie est comme l'araignée sur l'objectif du télescope qui horrifie Tintin dans *l'Étoile mystérieuse*. Elle étend de toutes ses pattes sa masse épaisse, obscure et absorbante, prend toute la place et condamne peu à peu toute issue. Elle enserre, enferme dans la ronde infernale des temps blancs, de la fatigue, des peurs, des gris-gris, des addictions (l'alcool, les somnifères), des vaines consultations des techniciens du sommeil et des dérives du « cerveau en détresse ». Elle prive d'une régulation naturelle mais aussi d'une norme sociale. La nuit plonge l'insomniaque dans la confusion, la noirceur insondable. Tout dort autour de lui et cette exclusion le marginalise et le culpabilise. Il n'est plus que ce vaste réceptacle où tout se déverse et d'où rien ne s'échappe. Depuis vingt ans, l'insomnie ronge comme un acide les nuits de Marie Darrieussecq. Quelle est son origine ? En a-t-elle une ? Est-elle une adversité avec laquelle la coupure est totale ? Faut-il alors accepter la défaite et s'arranger tant bien que mal avec cet état de fait ? Ce livre est l'aboutissement d'un voyage dans les multiples ramifications de ce questionnement toujours grandissant. Darrieussecq s'appuie sur deux traceurs, l'un autobiographique, l'autre littéraire. D'un côté, elle se débarrasse de tous les enduits artificiels pour montrer sa fragilité et les implacables météorites qui frappent son quotidien. De l'autre, à travers anecdotes et citations, elle appelle à la rescousse les écrivains « champions » de l'insomnie (la littérature « sur tous les continents » en a produit beaucoup). Deux traceurs qui se croisent, s'entrechoquent et s'éclairent mutuellement. *Pas dormir* laisse ainsi entrevoir à la fois une vertigineuse investigation littéraire et une fréquentation intime de gouffres effrayants.

Didier Amaudet



Thomas Giraud
Avec Bas Jan Ader
La Contre allée, 192 p., 18 euros

Quand la frime d'un jeune artiste devient-elle œuvre ? Baudelaire portait les cheveux verts, Bas Jan Ader (1942-1975) ne s'habillait qu'en bleu ; la trajectoire du second s'est interrompue trop tôt pour constituer un véritable corpus mais, dans sa fulgurance, elle illustre avec éclat le moment où, consciemment, « les attitudes deviennent formes ». Le roman de Thomas Giraud *Avec Bas Jan Ader*, tout entier rédigé à la deuxième personne, découpe dans cette brève biographie quelques moments saillants, tendus entre ces deux extrémités que sont la mort du père, pasteur résistant et protecteur de juifs persécutés, fusillé alors que Bas (qui porte son prénom, Bastiaan) n'a que deux ans et demi, et la disparition de l'artiste dans l'océan Atlantique, qu'il avait entrepris de traverser sur un minuscule voilier. À l'ombre trop imposante de ce père, Ader oppose une sorte d'héroïsme du dérisoire, dont il creuse la formule sans y appuyer, à l'exemple de cette unique page blanche sur laquelle il dessine et qu'il gomme, inlassablement, pendant toute une année d'études en école d'art. La présence physique de cette immense silhouette dégingandée marque inévitablement les esprits ; il la désarme en se filmant en train de pleurer à chaudes larmes, sans dire pourquoi. La singularité d'Ader s'inscrit dans l'écart historique qui séparent ses *Chutes du Saut dans le vide* d'Yves Klein : les chutes d'Ader n'ont pas l'élégance du vol de Klein (qui n'est, somme toute, qu'un photomontage) mais il tombe pour de vrai, il se fait mal, ce n'est pas très beau à voir donc un peu raté. « Tu ne peux être qu'une étape avant autre chose », écrit Giraud, et ce refus de conclure, cette installation résolue dans le moment indécis de la chute ou de l'accident font de l'art d'Ader un pur bloc de liberté.

Laurent Perez

art press

NOVEMBRE 2021 BILINGUAL ENGLISH/FRENCH

BASELITZ RÉTROSPECTIVE

CÉRAMIQUE TRENKWALDER WENZ

CÉRAMISTES AMÉRICAINS

LUBOŠ PLNÝ INTERVIEW

WEERASETHAKUL HELEN LEVITT

RONI HORN PRINTEMPS DE SEPTEMBRE

MARCHÉ DE LA PHOTO CONTEMPORAINE

DESCOLA PAR BAILLY KRISTEVA PAR FORE



493

M 08242 - 493 - F: 7,10 € - RD



CAN 13,60 SCA - USA 13,99 SUS
DOM 9,20 € - PORT. CONT. 9,20 €
BEL. ESP. ITA. 8,90 €
CH 15,60 FS - MAROC 85 MAD

2
CAHIE
MIAM
20 ANS